

1) Notions de Psychologie Sociale

La psychologie sociale : Définition de Gordon Allport (1968) : « la psychologie sociale tend à comprendre et à expliquer comment les pensées, les sentiments, les comportements moteurs des êtres humains sont influencés par un autrui réel, imaginaire ou implicite » ; et comment ils peuvent également influencer cet autrui réel, imaginaire ou implicite.

- On ne s'intéresse pas aux groupes lui-même, on s'intéresse aux individus dans un groupe
- « L'individu est essentiellement sociale. Il l'est par nécessité intime. Il l'est génétiquement ». Henri Wallon

=> Explication :

- les spécialistes comme Schaffer estiment qu'à la naissance, le nourrisson est déjà préparé pour les rapports sociaux.
 - Ainsi, quelqu'un qui n'aurait jamais connu de semblables ne serait qu'un « magma génétique » éloigné de l'espèce humaine
 - Nous allons montrer la précocité de la sensibilité de l'enfant à autrui, ainsi que les effets dévastateurs que pourraient avoir sur son comportement l'absence d'un « autrui »
 - Nous développerons une des raisons fondamentales pour lesquelles les gens cherchent à s'affilier
 - Expérience d'écoute des pleurs chez un nourrisson : le nourrisson est capable de distinguer des pleurs humains des pleurs non-humains (ordinateurs) et y répond différemment. (les pleurs humains « touchent » plus le nourrisson, son empathie et le font pleurer davantage.)
 - La relation à autrui dès le plus jeunes âges a un caractère essentiel voire vitale. Les lendemains de guerres remplissaient des orphelinats et les enfants qui n'ont pas eu de « soins maternels » y sont morts plus rapidement.
 - Mais attention, les réactions peuvent être contradictoires en 2 catégories, les enfants privés d'affection seront soit :
 - des éternels affamés affectifs
 - ou au contraire apathiques et insensibles à la présence d'autrui
 - L'attachement est un **besoin primaire** (comme manger) et pour se réaliser, l'être humain dispose de mécanismes innés (Zazzo)
 - Mais c'est aussi l'attachement qui permet l'indépendance, le fait de savoir que l'on a une sécurité affective permet de s'en éloigner pour explorer l'environnement
 - Néanmoins, même des ermites qui ont décidé d'eux même de s'éloigner de leur contemporains, ont besoin d'une relation sociale et le trouble de la solitude s'appelle « l'acédie », c'est la nostalgie des relations sociales.
- Être social, c'est avoir une identité personnelle au travers d'un groupe de référence. Personne n'aime être privé de toute originalité et même si nous apprécions des gens qui nous sont relativement semblable, les termes « imitations » ou « conformisme » restent péjoratifs.

- Anxiété, affiliation et comparaison sociale

- On serait amené à faire appel à autrui comme « référent social »
- Schachter propose donc d'étendre la comparaison sociale au domaine des émotions
 - ⇒ les membres d'un même groupe adapteraient leur niveau d'anxiété pour rendre leur groupe plus homogène
 - ⇒ Il s'agit d'une balance personnelle et culturelle entre l'identité et l'appartenance. Or c'est précisément la comparaison sociale qui peut permettre cette balance.
- **La facilitation sociale**
- La présence d'autrui a une influence sur notre comportement dans notre travail
- Selon Zajonc, la « facilitation » sociale peut détériorer l'attitude de quelqu'un comme l'améliorer.
- Ce n'est pas la présence en soi d'une autre personne mais le fait que cette personne puisse faire une évaluation selon Henchy et Glass

- Selon Cottrell la facilitation sociale n'est pas inné, c'est un phénomène appris

- **L'imitation**

- L'imitation est un terme à connotation négative, une conduite non-créative qui présente peu d'intérêt.

- Mais l'imitation peut être bénéfique par exemple dans l'apprentissage

=> théorie de l'apprentissage social de Bandura

- **La formation des normes**

- Selon Scherif, une norme est : « une échelle de référence, ou d'évaluation, qui définit une marge de comportements, attitudes et opinions, permis et répréhensibles.
- La norme peut être personnelle ou de groupe
- Elle peut comporter une marge ou au contraire répondre à la loi du « tout ou rien »
- Si il existe, au sein d'un groupe, un véritable partage des normes, celles-ci deviennent intériorisées et s'imposent d'elles-mêmes.
- Le pouvoir d'un groupe sur ses membres est d'autant plus puissant qu'il est librement accepté.

-

Il est difficile de distinguer la norme du conformisme

Le conformisme

- Le fait de prendre la majorité comme référence

Le changement d'attitude

« On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons que l'on a soi-même trouvées, que par celles qui sont venues de l'esprit des autres »

- Pascal, les pensées

L'attribution causale

En psychologie sociale, le concept d'**attribution causale** désigne un processus par lequel les personnes expliquent et jugent autrui. Elles mettent en avant le comportement d'une personne et l'associent directement à cette personne elle-même.

Le psychologue américain Fritz Heider en est le fondateur.

« A l'inverse » L'**erreur fondamentale d'attribution** consiste à accorder une importance disproportionnée aux caractéristiques internes d'un agent (caractère, intentions, émotions, connaissances, opinions) au détriment des facteurs externes et situationnels (faits) dans l'analyse du comportement ou du discours d'une personne dans une situation donnée.

Nb : A travers son expérience, Milgram a voulu montrer que tout le monde n'est pas capable de torturer / tuer comme les nazis. Mais son expérience a été contredit car 65% des sujets ont été jusqu'au bout.

Effet pygmalion : si le professeur se dit que les élèves sont intelligents, il va faire beaucoup d'efforts, ce qui va faire que les élèves auront de bons résultats.

A l'inverse, si il se dit que les élèves sont mauvais, il va fournir peu d'effort et les élèves auront de mauvais résultats.

Expérience 1) : 2 tests test de QI, test d'état d'épanouissement intellectuel

Expérience 2) Word, Zanna & Cooper (1974)

Discrimination à l'embauche : préjugés anti-noirs aux Etats Unis

Effet placebo : par exemple, si quelqu'un nous dit qu'il est malade, je lui donne un verre d'eau en lui faisant croire que j'ai mis un Efferalgan , il se sentira mieux alors que c'était un verre d'eau simple.

1^{er} Descartes : Le premier a se poser la question : Quel est alors le rapport entre l'esprit et le corps ? Il croit en l'existence du corps et de l'esprit. Mais il sépare le corps et l'esprit, théorie du **dualisme**.

Les cinq domaines analogiques de Descartes

		Séparation du corps et de l'esprit selon Descartes		
Domaine de l'abstraction, de la raison, de l'immatériel, soumis aux lois divines	Âme chrétienne	Esprit (substance pensante)		
Monde concret, matériel, mécanique, soumis aux lois physique de la nature		Corps humain	Machine animale	Machine automate

2^e Matérialiste : Le **matérialisme** est une conception philosophique qui soutient que la seule chose pouvant être considérée comme existante est la matière

3^{ème} théorie Immatérialiste, spiritualiste: le corps, la matière n'existe pas, ce n'est qu'une image , seul l'esprit existe

L'agression

- Comportement effectué avec l'intention de faire mal à une autre personne
- La nuisance peut être psychologique ou physique. Sous différentes formes : coups, humiliation, etc.
- L'agression dans un but pour de faire mal à l'autre est une agression hostile, et l'agression dans le but d'acquérir quelque chose pour soi-même est une agression instrumentale.
- La théorie de la frustration-agression : l'agression peut être implicite

L'altruisme

Selon les théories de l'échange (Homans), nous rendons service à notre prochain qu'avec l'assurance d'être payés en retour. Les actes gratuits seraient réservés au Saints.

Mais récemment, Berkowitz explique qu'il faut distinguer l'altruisme qui est effectué sans recherche d'une récompense externe, du comportement d'aide « helping » qui lui peut impliquer une recherche

L'empathie :

Le plaisir de la personne que nous avons aidé deviendrait nôtre par empathie.

2) Sujets – possibles – dissertations

1. Peut-on changer tout en restant le même ?

Cette question évoque immédiatement la notion d'identité, « rester le même » sous-entend que nous possédons une identité qui nous est propre, et que changer revient à faire des concessions, on se demande alors si en changeant nous restons le même, et on crée automatiquement entre ces deux choses une contradiction.

Nous allons traiter cette questions à travers différents points, dans un premier temps, nous mettrons en lumière le lien entre fermeture identitaire et ouverte identitaire. Dans un second temps, nous répondrons au paradoxe entre la permanence et le changement d'une chose. Pour finir, nous expliquerons en quoi l'identification, l'acculturation, doivent être volontaires. Ainsi nous répondrons à la question de changer tout en restant le même.

La fermeture identitaire et l'ouverture à l'intégration ne sont pas contradictoires
De manière générale, l'intégration de l'étranger — donc l'ouverture de soi à l'extérieur — ne devient possible que par une certaine fermeture identitaire.
Les mécanismes de défense s'observent à divers niveaux — biologique, psychique et culturel — comme un mode de fonctionnement fondamental des êtres humains. Ces rouages protecteurs ne doivent pas être vus simplement sous l'angle de la fermeture, ils constituent, au contraire, un véritable moyen d'ouverture à l'extérieur.
C'est comme le système immunitaire, il autorise les échanges d'énergie et d'information avec l'environnement extérieur grâce à une fermeture relative et sélective, les mécanismes de défense rendent possible l'intégration des objets étrangers sans mettre en péril l'intégrité identitaire. Il s'agit là d'une stratégie active d'intégration.

On peut alors se demander comment une entité collective peut-elle maintenir son identité tout en subissant des modifications à travers le temps ? Comment résoudre le paradoxe entre la permanence et le changement d'une chose ?

Dans un premier temps on peut proposer l'idée qu'on ne possède jamais d'identité propre. Ce que nous prenons pour son identité est le produit d'une série d'identifications successives des différents aspects de cet « objet » par les observateurs. Il s'agit de déplacer la logique statique de l'identité vers la logique dynamique de l'identification.
Il est donc inutile de se demander si ce sont les étrangers qui doivent s'intégrer à la culture ou si c'est la société qui doit accepter le multiculturalisme, ces deux choses ne sont pas forcément contradictoire et on ne doit pas forcément trouver un « compromis » entre les deux. C'est cela qui fait que des personnes se retrouvent marginalisées ou exclues de la société.
On ne s'intègre pas à un socle existant, les interactions entre minorités et majorités créent une nouvelle position. On ne va pas parler de l'intégration des étrangers dans les valeurs déjà dominantes, les interactions produisent une évolution mutuelle.
Au final on ne sait pas et il n'est pas important de savoir si il faut homogénéiser les cultures ou accepter une diversité culturelle. L'identité n'est pas une boîte ou alors c'est une boîte vide. Nous sommes le résultat d'un mouvement d'identification

En effet nous sommes en perpétuel changement. Nous pouvons réfléchir dans un deuxième temps à cette citation : « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve » - Héraclite. Cela signifie que les choses sont en perpétuel changement, dont notre vie intérieure. Comme un fleuve, qui semble toujours identique mais où l'eau n'est jamais la même, nous changeons, ainsi que les choses. L'être humain en particulier modifie constamment ses idées.

En fait, l'acculturation (**adaptation d'un individu à une culture étrangère**) durable et authentique doit prendre une forme « volontaire » et inconsciente.

On peut citer ici un extrait de l'ouvrage de Memmi, A. (1966) La libération du Juif qui explique bien cette dimension de choix : « Cette liberté de choisir son destin doit être également restituée au Juif. La confirmation de son appartenance ou le choix d'une autre communauté doit devenir enfin une simple

affaire de tempérament ou d'intérêt.» Ainsi, que l'on s'affirme comme appartenant à telle ou telle communauté, cela doit être un simple choix et non un sentiment de soumission ou de perte d'identité dans un cas, ou de trahison de sa communauté dans un autre, on parle particulièrement du cas des Antillais, la tendance identificatoire des Antillais aux Blancs métropolitains, les Antillais ayant une peau plus claire que celle des Noirs africains se considéraient comme des Européens et éprouvaient un sentiment de supériorité vis-à-vis des Africains.

L'acculturation ne doit pas être vue uniquement comme une inculcation imposée ou une destruction forcée d'une partie de soi. L'acculturation et, plus généralement, l'influence sociale, peuvent s'accomplir de manière volontaire, à condition que chacun se sente en position assurée et ne se laisse pas entraîner par une réaction défensive. D'où l'importance de l'assurance identitaire. Le changement s'effectue alors en douceur et parfois même à notre propre insu. Car tout l'art d'influencer, c'est justement de faire en sorte qu'on n'ait pas l'impression d'avoir été influencé. L'acculturation durable et authentique doit prendre une forme « volontaire » et inconsciente. La sagesse des Anciens est toujours précieuse, comme cette fable d'Ésope : « Par la persuasion mieux que par la violence, tu parviendras à tes fins ».

En conclusion, ce qui est important n'est pas de savoir si il faut changer ou ne pas changer. Le problème est de ne pas pouvoir être ce que l'on veut, de devoir être ce que l'on est pas, la tradition n'est pas un objet d'art à conserver, cette question est un faux départ, en réalité, il faut donner la liberté de choix à tout le monde. Pour s'ouvrir, il faut se fermer d'abord, il faut permettre aux gens d'avoir une assurance identitaire et dans ce cas là ils vont s'ouvrir automatiquement.

Pour répondre à la question de changer tout en restant le même, on comprend alors que c'est le sentiment de ne pas changer au fond permet d'accepter les idées des autres. Le plus important n'est pas de rester indépendant, mais de garder le sentiment que l'on a prise sur la réalité changeante, avec l'impression de se modifier sans contrainte plutôt que d'être modifié par une force extérieure.

Ainsi, nous avons démontré l'importance de l'assurance identitaire pour l'intégration culturelle : le sentiment de ne pas changer au fond permet d'accepter les idées des autres. En fin de compte, on ne peut changer que si l'on peut rester soi-même

2. La filiation est-elle la continuité du lien du sang ? :

La signification du lien de parenté : la filiation n'a aucune importance c'est la croyance à la filiation.

Ce ne sont pas les éléments biologiques qui nous lie mais les souvenirs. Le lien est plus « social » que du sang

La notion de « lien du sang ». Que signifie la « continuité du sang » ?

Les parents et les enfants sont liés par un sentiment de partager la vie en un sens tant social que biologique

Mais ce sentiment ne provient pas de leur proximité biologique objective. Les données biologiques ne sauraient en aucun cas expliquer le lien affectif entre les individus apparentés.

Imaginons qu'on se trompe de bébé à la maternité après l'accouchement. Il est tout à fait possible que durant toute leur vie les parents ne s'aperçoivent de rien (à moins qu'il y ait des incompatibilités flagrantes au niveau de la couleur de peau ou du groupe sanguin). L'enfant mènera une vie heureuse grâce à l'amour de ses « parents adoptifs ».

3. Qu'est-ce que la race ?

La race ne peut pas être définie objectivement, contrairement à l'espèce qui peut-être définie par l'interfécondité.

Nous sommes tous différents, mais puisque l'on parle de « groupe racial », on suppose qu'il doit y avoir des points communs entre les individus qui appartiennent au même groupe. Il existe des grands groupes comme la couleur de peau et des plus restreint comme groupe sanguin, forme des yeux etc. Le plus dur est de justifier le choix du critère, on ne peut pas le faire, il est difficile de tenir compte de plusieurs critères à la fois.

C'est pour cela qu'aux 18^{ème} 19^{ème} siècle les savants ont proposés des critères variés, mais les scientifiques ont finalement abandonné cette approche qui est sans issue.

Si tous les spécimen d'une espèce se ressemblent on va parler de race pure, mais on ne peut pas parler de pureté d'un individu.

On ne peut pas se représenter « les français », mais on peut se représenter la vision selon les français se différencie par la frontière des allemands.

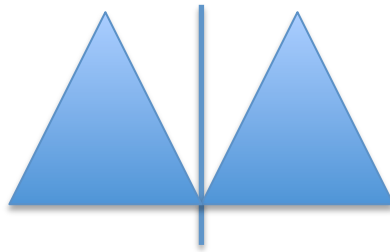
Les autres notions proches comme la structure ou l'ethnie sont construites par le même modèle, pourtant la culture française à proprement parler n'existe pas.

On se retrouve avec le même problème que la notion de race.

L'ethnie c'est la même chose, ils ont fini par abandonner cette notion d'ethnie car chaque ethnie peut être plus ou moins proche d'une autre selon la langue, la religion etc. et ainsi il est impossible de connaître la différence entre deux individus de façon unitaire, selon les critères que l'on choisit deux personnes peuvent être très proches ou très éloignées.

Cette démarche est identique à celle du linguiste suisse Ferdinand de Saussure

D'après lui, en inventant le mot « chien », on divise le monde en deux catégories, ce qui est chien, et ce qui ne l'est pas



Le chien est alors à la frontière entre ce qui est appelé chien et ce qui ne l'est pas

Il ne faut pas s'intéresser à chaque ethnie, à l'objet mais il faut s'intéresser à la frontière, à la manière de catégoriser, la manière dont les gens se différencient les uns des autres. Car l'identité n'existe pas, c'est une illusion due à l'identification

Cela appelle au sentiment d'être unique, je suis « moi » et vous êtes « vous »

L'identité culturelle n'est pas fondée sur un contenu spécifique, mais c'est parce que l'on s'oppose aux autres, c'est ainsi qu'on a le sentiment d'être français etc.

Prenons l'exemple du métis, si le métis est le mélange de deux races, alors la race n'existe pas.

Ou encore l'exemple d'un poisson rouge difforme. La plupart des poissons rouges sont difformes, la pureté des spécimens c'est donc la ressemblance des spécimens qui appartiennent au même groupe.

Les marqueurs symboliques remplissent la même fonction, se différencier des autres, mais peuvent changer sans qu'on ne le sache vraiment.

La race est ainsi un système de catégorisation socialement construit. Même si cette catégorisation puise sa matière dans certaines propriétés physiques et innées des hommes et des femmes, elle ne relève pas directement de la réalité objective. Le regroupement humain opéré par l'anthropologie naturelle ne donne que des ensembles statistiques artificiellement construits. Ce n'est pas une ques-

tion qui devrait être tranchée à l'aide d'une investigation historique, car cette conclusion s'impose du point de vue purement épistémologique.

La question de race ne présente aucune utilité scientifique en raison de l'absence d'isolation suffisamment longue de populations au sein de l'espèce humaine. Une étude célèbre de R. Lewontin a démontré que la diversité individuelle est beaucoup plus importante que les différences entre les trois races d'antan (« Blancs », « Noirs » et « Jaune ») : plus de 85 % de la variabilité humaine intervient à l'intérieur des tribus ou des nations ; 8 % de la variabilité sépare ces tribus ou nations appartenant à la même « race » ; 7 % seulement de la variabilité sépare enfin ces trois « races ».

4. Qu'est-ce que le racisme ?

Les « conflits ethniques » ne cessent d'alimenter les médias. Les groupes ethniques ont souvent du mal à cohabiter. D'où la fameuse expression « seuil de tolérance ».

Mais cette notion doit être remise en cause. Est-ce vraiment la différence que nous avons du mal à supporter ou n'est-ce pas la similitude qui nous pose plus de problème sur le plan psychologique ?

Serge Moscovici fait une remarque forte pertinente à ce sujet :

« On acquiert la conviction que le racisme est au contraire un problème de similitude. Oui, dans l'ensemble, c'est chez celui qui a un profond commun avec moi, qui devrait être en accord et partager ses croyances avec moi, que les moindres écarts me blessent. Je me sens trahi. D'où une réaction beaucoup plus violente. Alors que, chez quelqu'un de vraiment différent et dont tout me sépare, je ne ferais probablement pas attention à des écarts beaucoup plus marqués... »

Pourquoi les Maghrébins font-ils aujourd'hui l'objet de rejet de la part des français davantage que les Asiatiques du Sud-Est ?

Le nationalisme « ethno-conservateur », repose essentiellement sur la défense de l'exceptionnalité d'une construction nationale et la volonté de préserver tant un modèle constitutionnel qu'une « culture » particulière. Il affirme la singularité politique, culturelle, ethnique de la Nation, qui doit être défendu contre les effets négatifs de la modernité ou du métissage culturel.

L'étranger, l'immigré ou la personne de couleur deviennent alors des « boucs-émissaires » : ils expliquent l'échec ou la faiblesse et sont les signes de la corruption nationale et de la désagrégation du peuple.

D'où le « rejet de la différence » : il devient de plus en plus nettement un rejet de l'immigré en tant qu'il est différent et qu'il appartient à une autre culture, jugée incompatible plutôt que traditionnelle. L'immigré est rejeté par ce qu'il est : différent et trop moderne, particulier et cosmopolite. Le rejet de l'immigré relève d'une défense de la culture qui se sent menacée à la fois par l'envahissement d'éléments étrangers et cosmopolites et par la présence sur son territoire d'autres unités culturelles. Ce n'est plus au nom d'une prétention universelle que l'immigré est rejeté, mais à l'inverse, au nom de la particularité et de l'intégrité d'une identité culturelle.

Les formes du rejet sont multiples, il existe trois niveaux d'expressions du « préjugés » : le rejet verbal, la ségrégation ou la discrimination et la violence. Ils peuvent se manifester par les actes et le harcèlement racial, les discriminations directes et indirectes (à l'emploi, au logement), par des rejets symboliques.

L'étranger n'est pas vu comme un individu moral et autonome mais comme une catégorie culturelle et « raciale » : « On voit l'Arabe et pas la personne » (citation de L'individu et les Minorités, Didier Lapeyronnie)

L'identité doit être appréhendé comme un phénomène ou un événement intersubjectif produit dans la relation entre trois termes : sujet, objet et autrui.

5. Qu'est-ce que l'ethnicité ?

En France traiter de l'ethnicité est perçu comme violer un tabou, tant la conception française de la nation (une et indivisible) ne laisse aucune alternative dans l'analyse des rapports entre Français d'origines ethniques différentes (tabou !) et entre ceux-ci et les immigrants étrangers.

Dans leur ouvrage *Théorie de l'ethnicité* les auteurs Fredrik Barth, Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fenart ont voulu remuer un temps soit peu cette tradition socio- anthropologique française assez « réservée »

Il y a une 1^{ère} génération d'auteurs qui ont traité des différences entre race, ethnie et nation. Vacher de Lapouge, qui applique les thèses du darwinisme social de la sélection pour analyser l'organisation sociale en ethnies ; Weber qui par « groupe ethnique » ne voit qu'un fourre- tout de l'organisation sociale sans portée paradigmatique pertinente.

La deuxième génération est celle des années 40. Dans les *Yankee Cities Series*, le concept d'ethnicité est conçu dans une acception ethnocentrique comme l'appartenance à un groupe social autre qu'anglo- américain ; il est utilisé comme une simple variable indépendante parmi d'autres (religion, race, âge, sexe, etc.)

Selon la troisième génération le concept d'ethnicité parviendra au statut de paradigme scientifique pertinent dans les sciences sociales anglo- saxonnes.

-Les auteurs sont parvenus à déterminer six théories principales de l'ethnicité. On peut distinguer dans un premier temps les théories primordialistes et culturalistes (avec Murdock, Naroll, Nadel, etc.) : l'ethnicité est une donnée primordiale qui se réfère à des « attachements primordiaux ». L'ethnicité est perçue comme une qualité intrinsèque de l'individu et le groupe ethnique comme l'identité de groupe de "base" pour tous les individus (p. 97). L'ethnicité apparaît ici comme donnée une fois pour toutes, est "immuable et ineffable", excluant toute possibilité de changement. Or comme contre-argument on peut dire que **l'ethnicité est tout sauf un phénomène réifié.**

Dans une perspective similaire, un certain d'auteurs, notamment P. Van Den Berghe, conçoivent l'ethnicité suivant le paradigme socio- biologique, une simple extension de la parenté, comme si les comportements ethniques étaient génétiquement programmés. **Pourtant l'ethnicité n'est pas une fatalité biologique mais un simple signe construit de différenciation.**

Les théories instrumentalistes et mobilisationnistes considèrent l'ethnicité comme une expression d'intérêts communs, une ressource mobilisable dans la conquête du pouvoir politique et des biens économiques, tout ceci dans le cadre d'un processus de compétition, Glazer et Moynihan. On y distingue trois courants de pensée :

- les partisans de la théorie du groupe d'intérêt (ethnicité comme solidarité émergeant dans des situations conflictuelles)
- les partisans de la théorie du "choix rationnel" comme Banton,
- les partisans de la théorie du "colonialisme interne" (avec Hechter) qui partent de l'hypothèse d'une division culturelle du travail entre centre et périphérie à l'intérieur d'un même espace national

Les théories néo- marxistes, analysent l'ethnicité comme le "reflet des antagonismes économiques" (p. 117) liés à l'expansion et à l'exploitation capitaliste du travail. L'ethnicité apparaît du coup pour eux comme une affiliation sociale en concurrence avec la classe ; par conséquent, elle est destinée à disparaître dès que les antagonismes de classes disparaîtront, dit Wallerstein .

La vision de l'ethnicité comme un système culturel (un inter- système dirait Drummond) : l'activité symbolique à travers laquelle les gens se définissent et identifient les autres.

Enfin l'ethnicité perçue comme une forme d'interaction sociale parmi d'autres possibles. Elle perçoit l'ethnicité en termes" de processus continu de dichotomisation entre membres et

outsiders" validé seulement dans et par l'interaction sociale.

Les auteurs en viennent à dégager deux acquis fondamentaux, communs à toutes (chapitre V) : le caractère relationnel plutôt qu'essentiel de l'ethnicité, et son caractère plutôt dynamique que statique ou réifié.

Mais les points de désaccord et débat restent les plus nombreux. Ils en énumèrent quatre principaux par le biais d'une série de couples d'oppositions pratiquement irréductibles :

- 1) ethnicité comme phénomène politique versus ethnicité comme processus symbolique,
- 2) ethnicité comme substance versus ethnicité comme situation,
- 3) ethnicité comme contrainte versus ethnicité comme choix,
- 4) ethnicité comme pérennité versus ethnicité comme contingence.

Les auteurs terminent leurs propos par l'énumération de quatre domaines essentiels d'investigation autour du paradigme de l'ethnicité.

L'attribution catégorielle, c'est-à-dire le pouvoir de nommer un groupe ethnique par exo- définition ou endo- définition

Les frontières entre les groupes ethniques, comment ces frontières se maintiennent et comment elles sont l'objet de manipulations par les acteurs sociaux.

L'origine commune à travers le processus de fixation des symboles identitaires par les mythes, les souvenirs, etc.

La saillance ou mise en relief (saliency) qui fait de l'ethnicité un mode d'identification parmi d'autres possibles

6. Conformité et indépendance

Être social, c'est avoir une identité personnelle au travers d'un groupe de référence.

Personne n'aime être privé de toute originalité et même si nous apprécions des gens qui nous sont relativement semblable, les termes « imitations » ou « conformisme » restent péjoratifs.

Néanmoins, oserait amené à faire appel à autrui comme « référent social »

Schachter propose donc d'étendre la comparaison sociale au domaine des émotions : les membres d'un même groupe adapteraient leur niveau d'anxiété pour rendre leur groupe plus homogène.

Il s'agit d'une balance personnelle et culturelle entre l'identité et l'appartenance. Or c'est précisément la comparaison sociale qui peut permettre cette balance.

Selon Scherif, une norme est : « une échelle de référence, ou d'évaluation, qui définit une marge de comportements, attitudes et opinions, permis et répréhensibles.

La norme peut être personnelle ou de groupe, elle peut comporter une marge ou au contraire répondre à la loi du « tout ou rien ».

Si il existe, au sein d'un groupe, un véritable partage des normes, celles-ci deviennent intériorisées et s'imposent d'elles-mêmes. Le pouvoir d'un groupe sur ses membres est d'autant plus puissant qu'il est librement accepté.

Il est difficile de distinguer la norme du conformisme. Le conformisme est le fait de prendre la majorité comme référence

Dans le cas du changement d'attitude par exemple, il y a une certaine conformité aux normes sociales, mais en même temps, on peut rester en accord avec nous-même et être simplement ouvert à un autre point de vue.

Asch a particulièrement souligné la capacité de la plupart des individus à résister à la pression du groupe malgré stress et doute sévères.

Bien qu'il ne remette pas en question la réalité de la conformité, il doute qu'elle domine la vie sociale

Il convient de noter que la perspective plus large d'Asch conçoit le milieu social comme généralement coopératif et productif du développement humain plutôt que comme contraignant et déformant. Ainsi, la théorie de Asch, contrairement à celle de Freud, est centrée sur les effets positifs fondamentaux que le milieu social rend possible.

« Maintenant, j'ai en moi deux points de vue, le mien et celui de l'autre; les deux font maintenant partie de ma façon de penser. De cette façon, les limites de ma pensée individuelle sont transcendées en incluant les pensées des autres. Je suis maintenant ouvert à plus d'alternatives, ce qui aide à la compréhension. Les désaccords, lorsque leurs causes sont intelligibles, peuvent enrichir et renforcer, plutôt que nuire, notre sens de l'objectivité » - Asch

L'influence sociale n'est donc pas forcément péjorative si elle garde une dimension volontaire et consciente.

7. Pourquoi les préjugés ne disparaissent-ils pas ?

Nous avons une croyance que le monde est fondamentalement juste, que le monde ne punit pas les gens sans raisons, que si quelqu'un est puni c'est qu'il a fauté, que si on travaille beaucoup on sera récompensé etc. On se dit que récompense et punition ne sont pas distribués aléatoirement. Lerner s'est alors inspiré de l'expérience de Milgram. Après l'expérience, Milgram a interrogé les élèves : « puisque dans une situation normale vous êtes contre le fait d'avoir infligé des chocs électriques, pourquoi l'avez-vous fait ? »

En réalité, c'est un mécanisme de défense, de protection, « pour se rassurer », si une personne est malheureuse, mais le monde est juste, on se dit que on n'avait pas à intervenir.

Expérience Jones 1973. On fait lire à des sujets garçons et filles, un compte rendu de la police. Qui donne un vrai récit du viol. Une fille de 26 ans, avec son prénom, a été violée sur le campus un soir. Le violeur a été arrêté.

On demande aux sujets de faire 2 choses :

- La culpabilité du violeur
- La part de responsabilité de la fille
-

La fille victime était vierge, divorcée ou mariée.

Jugement des sujets :

- La part de culpabilité du violeur : que la fille soit vierge, divorcée ou mariée cela ne change rien à ce que le violeur savait, mais la punition peut varier.
- La punition est plus grave pour le violeur si la victime était vierge car cela est + traumatisant pour elle (selon le jugement des gens en général).

Dans quelle situation la fille est-elle considérée comme co-responsable ?

Si elle est divorcée, elle peut être mal vue, si elle est habillée en mini jupe tard le soir et qu'elle a même invité l'homme à boire un verre « c'est normal, le monde est juste », c'est de sa faute. (Selon le jugement des gens en général).

Les préjugés ne disparaissent pas car ils sont pour nous un moyen de nous rassurer, de se dire que le monde est juste et de nous détacher de responsabilité.

8. On ne peut pas dissocier la fiction et la réalité

Pour montrer que la fiction et la réalité sont la même chose, on va citer l'exemple de l'effet placebo.

On connaissait l'effet placebo depuis longtemps mais c'est beaucoup plus récemment que les scientifiques ont commencé à s'y intéresser, avec la révolution française. Un médecin américain a inventé le tractor.

Dans une étude, chez 35% des sujets, le placebo dissipait la douleur

Dans une autre étude, on a créé 2 groupes, au premier groupe, on a donné uniquement du placebo, et la douleur a diminué dans 40% des cas, dans le second on a donné de la morphine, 72% des cas la douleur a diminué, certes la morphine est + efficace, mais la moitié était dû à l'effet placebo. Il n'agit pas uniquement sur le plan subjectif, physiologique de la douleur, il a aussi des conséquences physiologiques, on peut mesurer la différence de quantité d'acide gastrique (sécrété en cas de stress). Ceci se produit car le cerveau va sécréter de l'endorphine (substance que le corps fabrique, vient de « endogeneous, c'est la même chose que la morphine mais fabriquée par le corps humain) car il pensera avoir reçu un médicament. Mais puisqu'on ne peut pas détecter l'endorphine directement, on injecte un autre produit qui s'appelle naloxone, qui annule l'effet de morphine ou d'endorphine. A partir de là, on crée 2 groupes : on suppose que le 1^{er} a sécrété de l'endorphine, au 2nd, on suppose également mais on injecte le naloxone, celui-ci annule, inhibe l'effet de l'endorphine : en théorie, ce 2^{ème} groupe ressentira la douleur « non diminuée ». C'est ce qu'à prouver l'expérience. Cette étude n'est pas suffisante mais c'est une hypothèse.

=> Etude célèbre de Levine, Gorder et Fields 1978

La présentation est aussi très importante, si c'est un médecin qui présente le comprimé « placebo », cela n'a pas le même effet (70% d'efficacité) que si c'est une infirmière qui la prescrit (25% d'efficacité)

Il peut être administré sous différentes formes, comprimé, suppositoire, injection sous-cutané, injection intra-véneuse, perfusion (la + efficace car elle est longue et visible, le patient a réellement l'impression qu'il y a un traitement)

Les effets secondaires du placebo sont purement psychologiques, par ex certains deviennent dépendants alors qu'il n'y a « rien »

Donc l'effet placebo est tout à fait réel. Mais le patient ne doit pas savoir si il reçoit un placebo ou un vrai médicament. Mais le médecin également doit l'ignorer, car même si il ne le dit pas, il transmet le message d'une certaine manière (si il ne semble pas convaincu etc.)

Un autre exemple est le fait que l'on peut guérir sous hypnose.

Ainsi la fiction et la réalité sont la même chose, il n'y a pas lieu de les séparer, la réalité est une perception qui comprend une part de fiction : Cet exemple de l'effet placebo le montre.